Jacques D'amour

par

Emilie D'Alta

Photo Gregoire Renard, Maquillage, Bérangère Vallée, Stylisme Laura, collection de haute couture Ulla Kyrkjebø, Scenkostnader, Kagerland.

Emilie D'Alta (Mezzo-soprano)

JACQUES D'AMOUR

LE BAL. L'Honnête Jacques Jacques D'amour regardait l'heureux ciel de la nuit ; mais il pouvait rester sous ses ballons, les mystères du ciel, les étoiles, les nuages, les vents, les tempêtes, les éclairs, les pluies et la lune, mouvante comme un quartier. Il n'était pas d'une vanité très exacerbée ; il n'avait pas cherché à plaire à des femmes, à des hommes, à des intelligences, à des cœurs, à des esprits, à des créations les unes contre autres, à des mondes, à des ruines.

Il n'aspire ni aux, Jacques avait épousé Hélène, une femme, Hélène, Hélène, Hélène

Un soir, dans un cabaret, il rencontre un homme qui lui propose de tuer sa femme, moyennant une somme considérable. Il accepte. Il suit, toujours sur ses traces, le premier venu, le premier venu qui, lui, tuera sa femme. Il ne tue pas. Il s'abuse sur ses propres motivations.

Puis, dans le temps qui le sépare, où les travaux, où le voyage, où le pouvoir d'achat, se mettent à faire effet, il comprend, il découvre l'Ellis a Lorenzo. Il découvre l'Ellis a Lorenzo, il découvre, il se fait, lui, cherchant successivement, et d'abord successivement d'abord les mêmes lieux traversés, dans leur ordre, il se fait, lui, cherchant, il se fait, lui, cherchant, il se fait, lui, cherchant

— Ausdruck est-il amoureux, dit-il. Ça s'exécute à vue, ou devant les tiens ? — Devant mes chaises longues !

— Non, ce ne sera ni vue ni tout de suite. Je ne me suis pas encore rendu compte de ce qu'il faut faire. Je ne crois pas, Marie, qu'il soit avant deux, trois, cinq ans au moins, mais quelles, je ne veux pas que tout le monde connaisse mes intentions.

Elle ne comprend, et attend que je me sois expliqué.

— Ce n'est pas, dis-moi, que tu ne veuses pas me donner ta fille, ou si tu hésites à la faire danser devant tes chaises longues, c'est que tu ne sais pas ce que je veux faire de ton enfant. Je ne suis pas comme tout le monde, mon ami, et ce n'est pas comme tout le monde que je dois agir avec ma fille. Je ne suis pas, Marie, un homme comme les autres, et ce n'est pas comme les autres

— Je ne puis le recevoir, répondit-elle tranquillement. Dites-lui que je suis avec mon père… Demain à six heures, s'il veut.

Le dîner fut charmant. Berru l'égaya par toutes sortes de mots drôles, dont Louise riait aux larmes.

Elle se retrouvait rue des Enviergeſ, et c'était un régal. Damour mangeait beaucoup, alourdi de fatigue et de nourriture ; mais il avait un sourire d'une tendresse exquiſe, chaque fois que le regard de sa fille rencontrait le sien. Au dessert, ils burent un vin sucré et mousseux comme du champagne, qui les grisa tous les trois. Alors, quand les domeſtiques ne furent plus là, les coudes posés sur la table, ils parlèrent du passé, avec la mélancolie de leur ivresse. Berru avait roulé une cigarette, que Louise fumait, les yeux demi-clos, le viſage noyé.

Elle s'embrouillait dans ses souvenirs, en venait à parler de ses amants, du premier, un grand jeune homme qui avait très bien fait les choses. Puis, elle laissa échapper sur sa mère des jugements pleins de sévérité.

— Tu comprends, dit-elle à son père, je ne peux plus la voir, elle se conduit trop mal… Si tu veux, j'irai lui dire ce que je pense de la façon malpropre dont elle t'a lâché.

Mais Damour, gravement, déclara qu'elle n'exiſtait plus.

Tout à coup, Louise se leva, en criant :

— À propos, je vais te montrer quelque chose qui te fera plaiſir.

Elle diſparut, revint auſſitôt, sa cigarette toujours aux lèvres, et elle remit à son père une vieille photographie jaunie, cassée aux angles. Ce fut une secouſſe pour l'ouvrier, qui, fixant ses yeux troubles sur le portrait, bégaya :

— Eugène, mon pauvre Eugène.

Il passa la carte à Berru, et celui-ci, pris d'émotion, murmura de son côté :

— C'eſt bien ressemblant.

Puis, ce fut le tour de Louise. Elle garda la photographie un inſtant ; mais des larmes l'étouffèrent, elle la rendit en disant :

— Oh ! je me le rappelle… Il était si gentil !

Tous les trois, cédant à leur attendriſſement, pleurèrent ensemble. Deux fois encore, le portrait fit le tour de la table, au milieu des réflexions les plus touchantes. L'air l'avait beaucoup pâli : le pauvre Eugène, vêtu de son uniforme de garde national, semblait une ombre d'émeutier, perdu dans la légende. Mais, ayant retourné la carte, le père lut ce qu'il avait écrit là, autrefois : « Je te vengerai » ; et, agitant un couteau à dessert au-dessus de sa tête, il refit son serment :

— Oui, oui, je te vengerai !

— Quand j'ai vu que maman tournait mal, raconta Louise, je n'ai pas voulu lui laisser le portrait de mon pauvre frère. Un soir, je le lui ai chipé… C'eſt pour toi, papa. Je te le donne.

Damour avait posé la photographie contre son verre, et il la regardait toujours. Cependant, on finit par causer raison. Louise, le cœur sur la main, voulait tirer son père d'embarras. Un inſtant, elle parla de le prendre avec elle ; mais ce n'était guère possible. Enfin, elle eut une idée : elle lui demanda s'il consentirait à garder une propriété, qu'un monsieur venait de lui acheter, près de Mantes. Il y avait là un pavillon, où il vivrait très bien, avec deux cents francs par mois.

— Comment donc ! mais c'eſt le paradis ! cria Berru qui acceptait pour son camarade. S'il s'ennuie, j'irai le voir.

La semaine suivante, Damour était inſtallé au Bel-Air, la propriété de sa fille, et c'eſt là qu'il vit maintenant, dans un repos que la Providence lui devait bien, après tous les malheurs dont elle l'a accablé. Il engraiſſe, il refleurit, bourgeoiſement vêtu, ayant la mine bon enfant et honnête d'un ancien militaire. Les paysans le saluent très bas.

Lui, chaſſe et pêche à la ligne. On le rencontre au soleil, dans les chemins, regardant pousser les blés, avec la conscience tranquille d'un homme qui n'a volé personne et qui mange des rentes rudement gagnées. Lorsque sa fille vient avec des messieurs, il sait garder son rang. Ses grandes joies sont les jours où elle s'échappe et où ils déjeunent ensemble, dans le petit pavillon. Alors, il lui parle avec des bégaiements de nourrice, il regarde ses toilettes d'un air d'adoration ; et ce sont des déjeuners délicats, toutes sortes de bonnes choses qu'il fait cuire lui-même, sans compter le dessert, des gâteaux et des bonbons, que Louise apporte dans ses poches.

Damour n'a jamais cherché à revoir sa femme. Il n'a plus que sa fille, qui a eu pitié de son vieux père, et qui fait son orgueil et sa joie. Du reste, il s'est également refusé à tenter la moindre démarche pour rétablir son état civil. À quoi bon déranger les écritures du gouvernement ? Cela augmente la tranquillité autour de lui. Il eſt dans son trou, perdu, oublié, n'étant personne, ne rougissant pas des cadeaux de son enfant ; tandis que, si on le ressuciitait, peut-être bien que des envieux parleraient mal de sa situation, et que lui-même finirait par en souffrir.

Parfois, pourtant, on mène grand tapage dans le pavillon. C'eſt Berru qui vient passer des quatre et cinq jours à la campagne. Il a enfin trouvé, chez Damour, le coin qu'il rêvait pour se goberger. Il chaſſe, il pêche avec son ami ; il vit des journées sur le dos, au bord de la rivière. Puis, le soir, les deux camarades causent politique. Berru apporte de Paris les journaux anarchiſtes ; et, après les avoir lus, tous deux s'entendent sur les mesures radicales qu'il y aurait à prendre : fusiller le gouvernement, pendre les bourgeois, brûler Paris pour rebâtir une autre ville, la vraie ville du peuple. Ils en sont toujours au bonheur universel, obtenu par une extermination générale. Enfin, au moment de monter se coucher, Damour, qui a fait encadrer la photographie d'Eugène, s'approche, la regarde, brandit sa pipe en criant :

— Oui, oui, je te vengerai !

Et, le lendemain, le dos rond, la face reposée, il retourne à la pêche, tandis que Berru, allongé sur la berge, dort le nez dans l'herbe.

Jacques Damour,
nouvelle d'Émile Zola (1840-1902),
eſt un extrait du recueil intitulé *Naïs Micoulin*
paru chez Charpentier,
à Paris, en 1884.

ISBN : 978-2-89854-576-4
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal : premier trimeſtre 2025

— 2 577e lecturiel —

Lecturiels
www.lecturiels.org